



GILLES DELEUZE

Pour une vie sans pépins

Adam ne devait pas manger la pomme parce que ça ne lui réussit pas.

Dans un cours et dans deux ouvrages, Deleuze a exposé sa vision de Spinoza comme philosophe de la vie, de l'élan. Il analyse ici la déconstruction spinozienne des valeurs morales, qui substitue au couple Bien/Mal celui, relatif, de bon/mauvais, et oppose la loi à la connaissance.

« **“T**u ne mangeras pas du fruit...” : Adam l’angoissé, l’ignorant, entend ces mots comme l’expression d’un interdit. Pourtant, de quoi s’agit-il ? Il s’agit d’un fruit qui, comme tel, empoisonnera Adam s’il le mange. C’est le cas de la rencontre entre deux corps dont les rapports caractéristiques ne se composent pas : le fruit agira comme un poison, c’est-à-dire *déterminera les parties du corps d’Adam* (et parallèlement l’idée du fruit déterminera les parties de son âme) à *entrer sous de nouveaux rapports qui ne correspondent plus avec sa propre essence*. Mais, parce qu’Adam est ignorant des causes, il croit que Dieu lui interdit moralement quelque chose, tandis que Dieu lui révèle seulement les conséquences naturelles de l’ingestion du fruit. Spinoza les rappelle avec obstination : tous les phénomènes que nous groupons sous la catégorie du Mal, les maladies, la mort, sont de ce type : mauvaise rencontre, indigestion, empoisonnement, intoxication, décomposition de rapport¹.

De toute manière, il y a toujours des rapports qui se composent dans leur ordre, conformément aux lois éternelles de la nature entière. Il n’y a pas de Bien ni de Mal, mais il y a du bon et du mauvais. “Par-delà le Bien et le Mal, cela ne veut pas dire : par-delà le bon et le mauvais”². Le bon, c’est lorsqu’un corps compose directement son rapport avec le nôtre, et, de tout ou partie de sa puissance, augmente la nôtre. Par exemple, un aliment. Le mauvais pour nous, c’est

lorsqu’un corps décompose le rapport du nôtre, bien qu’il se compose encore avec nos parties, mais sous d’autres rapports que ceux qui correspondent à notre essence : tel un poison qui décompose le sang. Bon et mauvais ont donc un premier sens, objectif, mais relatif et partiel : ce qui convient avec notre nature, ce qui ne convient pas. Et, par voie de conséquence, bon et mauvais ont un second sens, subjectif et modal, qualifiant deux types, deux modes d’existence de l’homme : sera dit *bon* (ou libre, ou raisonnable, ou fort) celui qui s’efforce, autant qu’il est en lui, d’organiser les rencontres, de s’unir à ce qui convient avec sa nature, de composer son rapport avec des rapports combinables, et par là, d’augmenter sa puissance. Car la bonté est affaire de dynamisme, de puissance, et de composition de puissances. Sera dit *mauvais*, ou esclave, ou faible, ou insensé, celui qui vit au hasard des rencontres, se contente d’en subir les effets, quitte à gémir et à accuser chaque fois que l’effet subi se montre contraire et lui révèle sa propre impuissance. Car, à force de rencontrer n’importe quoi sous n’importe quel rapport, croyant qu’on s’en tirera toujours avec beaucoup de violence ou un peu de ruse, comment ne pas faire plus de mauvaises rencontres que de bonnes ? Comment ne pas se détruire soi-même à force de

1. *Traité théologico-politique*, chap. 4. Et lettre XIX, à Blyenbergh. 2. Nietzsche, *Généalogie de la morale*, 1^{re} dissertation, § 17.


GILLES DELEUZE (1925-1995)

Philosophe post-structuraliste, rénovateur inégalé de penseurs tels que Spinoza, Hume, Kant, Nietzsche ou Bergson, il conçoit la philosophie comme une activité de création de concepts. Auteur de *Spinoza. Philosophie pratique* (1981, rééd. 2003), il a aussi publié, notamment, *L'Anti-Oedipe* (1972) coécrit avec Félix Guattari, *Foucault* (1986, rééd. 2004), *Le Plé. Leibniz et le baroque* (1988), tous publiés chez Minuit.

© Jerry Bauer/Opale/Leemage

> culpabilité, et ne pas détruire les autres à force de ressentiment, propageant partout sa propre impuissance et son propre esclavage, sa propre maladie, ses propres indigestions, toxines et poisons? On ne sait même plus se rencontrer soi-même.³

Voilà donc que l'Éthique, c'est-à-dire une typologie des modes d'existence immanents, remplace la Morale, qui rapporte toujours l'existence à des valeurs transcendantes. La morale, c'est le jugement de Dieu, le système du Jugement. Mais l'Éthique renverse le système du jugement. À l'opposition des valeurs (Bien-Mal) se substitue la différence qualitative des modes d'existence (bon-mauvais). L'illusion des valeurs ne fait qu'un avec l'illusion de la conscience: parce que la conscience est essentiellement ignorante, parce qu'elle ignore l'ordre des causes et des lois, des rapports et de leurs compositions, parce qu'elle se contente d'en attendre et d'en recueillir l'effet, elle méconnaît toute la Nature. Or il suffit de ne pas comprendre pour moraliser. Il est clair qu'une loi, dès que nous ne la comprenons pas, nous apparaît sous l'espèce morale d'un "Il faut". Si nous ne comprenons pas la règle de trois, nous l'appliquons, nous l'observons comme un devoir. Si Adam ne comprend pas la règle du rapport de son corps avec le fruit, il entend la parole de Dieu comme une défense. Bien plus, la forme confuse de la loi morale a tellement compromis la loi de nature que le philosophe ne doit pas parler de loi de nature, mais seulement de vérités éternelles: "C'est par analogie que le mot de loi se voit appliqué aux choses naturelles, et communément, par loi, on n'entend pas autre chose qu'un commandement..."⁴ Comme dit Nietzsche à propos de la chimie, c'est-à-dire de la science des antidotes et des poisons, il faut se garder du mot loi, il a un arrière-goût moral. [...] La loi, c'est toujours l'instance transcendante qui détermine l'opposition des valeurs Bien-Mal, mais la connaissance, c'est toujours la puissance immanente qui détermine la différence qualitative des modes d'existence bon-mauvais.

Si l'Éthique et la Morale se contentaient d'interpréter différemment les mêmes préceptes, leur distinction serait seulement théorique. Il n'en est rien. Spinoza dans toute son œuvre ne cesse de dénoncer trois sortes de personnages:

l'homme aux passions tristes; l'homme qui exploite ces passions tristes, qui a besoin d'elles pour asseoir son pouvoir; enfin, l'homme qui s'attriste sur la condition humaine et les passions de l'homme en général (il peut railler autant que s'indigner, cette raillerie même est un mauvais rire). L'esclave, le tyran et le prêtre... trinité moraliste. [...] La vie est empoisonnée par les catégories de Bien et de Mal, de faute et de mérite, de péché et de rachat⁵. Ce qui empoisonne la vie, c'est la haine, y compris la haine retournée contre soi, la culpabilité. Spinoza suit pas à pas le terrible enchaînement des passions tristes: d'abord la tristesse elle-même, puis la haine, l'aversion, la moquerie, la crainte, le désespoir, le *morsus conscientiae*, la pitié, l'indignation, l'envie, l'humilité, le repentir, l'abjection, la honte, le regret, la colère, la vengeance, la cruauté...⁶ Son analyse va si loin que, jusque dans l'espoir, dans la sécurité, il sait retrouver cette graine de tristesse qui suffit à en faire des sentiments d'esclaves⁷. La vraie cité propose aux citoyens l'amour et la liberté plutôt que l'espoir des récompenses ou même la sécurité des biens; car "c'est aux esclaves, non aux hommes libres, qu'on donne des récompenses pour leur bonne conduite."⁸ Spinoza n'est pas de ceux qui pensent qu'une passion triste ait quelque chose de bon. » *

Gilles Deleuze, *Spinoza. Philosophie pratique*, chap. II, II & III, Minuit, 2003, pp. 33-39.

3. Cf. le texte sur le suicide, *Éthique*, IV, xx, sc. 4. *Traité théologico-politique*, chap. 4.
5. *Éthique*, I, appendice. 6. *Éthique*, III. 7. *Éthique*, IV, xvii, sc. 8. *Traité politique*, chap. X, 8.
[toutes les notes sont de Deleuze]